

AU CINÉMA

On ne saurait assez approuver que le cinéma, qui remplace aujourd'hui pour tant de gens les établissements scolaires, fasse une place à la musique dans ses programmes d'enseignement. C'est que, voyez-vous, il y a vraiment beaucoup à faire de ce côté-là ! Certes, la T. S. F. et le phonographe propagent en tous sens — et parfois même un peu à tort et à travers — les chefs-d'œuvre et les prouesses de l'art musical. Grâce à ce généreux effort didactique et proprement dénommé *vulgarisation*, mon charbonnier, qui possède un poste « un peu là », commence à savoir par cœur toute la *Tétralogie* et la petite blonde d'en face, peut, en pleine connaissance de cause, déclarer que M. Panzera chante peut-être très bien, mais ne donne pas le trifouillis comme M. Fred Guin ou M. Pizella.

Tout cela est on ne peut mieux. Mais, précisément parce que chacun a maintenant le droit de parler musique, il est urgent de combler dans l'éducation des nouveaux mélomanes les lacunes par trop évidentes qui pourraient nuire à l'autorité de leurs décrets, et cela en vertu du principe dont je m'autorisais

pour dire à un artiste connu qui venait de paraître pour la première fois dans le rôle de Méphistophélès : « Maintenant que vous l'avez chanté, vous devriez vous mettre à l'apprendre », et qui naguère incita fort heureusement un jeune compositeur déjà proclamé maître par une élite éperdue, à prendre des leçons d'harmonie.

Il faudrait, par exemple, éviter qu'une belle arrogante pût s'écrier avec indignation, comme elle le fit devant moi un jour, que Mme Ritter-Ciampi interprétait *Don Juan* en italien : « Quand on a l'honneur de chanter de la musique française, on la chante en français ! », ce qui prouve combien Sacha Guitry avait raison quand il fit, lors des représentations de *Mozart*, projeter sur un transparent, avant le premier acte, quelques lignes où se trouvait résumée la biographie de notre héros. Je me demande d'ailleurs comment il se fait que la personnalité du plus illustre compositeur demeure si mystérieuse pour le grand public. Il y a quelques années, comme je montais au pupitre de l'Opéra pour diriger *La Flûte enchantée*, une dame, se penchant vers son mari, lui demanda : « Est-ce l'auteur ? » Ce ne l'était pas, malheureusement...

Mais le privilège de faire dire des niaiseries n'appartient pas exclusivement à Mozart. Goncourt a écrit : « Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau de musée. » Il eût été d'un autre avis s'il avait vécu à notre époque, où la musique est devenue un sujet de conversation pour illettrés et où, pour peu qu'on

dresse l'oreille, on entend des choses comme celles-ci (que je n'invente pas, vous le pensez bien) : « En somme, Berlioz, c'est le Wagner français. » Ou bien : « Que chanterez-vous ? — Que voulez-vous qu'on chante ? Toujours la même chose, d'abord du classique, quelques Schubert, quelques Schumann, un petit Brahms et, pour finir, un Duparc et un Poulenc. — Vous ne chantez jamais de mélodies de Gounod ? — Ah ! non, tout de même pas ! » Ou bien encore : « J'ai rapporté de Java des chansons populaires étonnantes ; par moment on dirait du Bach. » Bach, en effet, « donne » beaucoup ; ainsi que le mot folklore. « Il connaît tout le folklore par cœur », etc., etc.

Donc, il est bon que le cinéma contribue par les nombreux moyens dont il dispose à parfaire l'instruction musicale de ces connaisseurs, en les renseignant, fût-ce d'une façon rudimentaire, sur l'époque où vécurent les musiciens célèbres, sur leur existence, leurs œuvres et même sur ces particularités physiques et vestimentaires qui sont d'un si grand secours pour la mémoire, puisqu'ils l'aident à situer un personnage dans son temps et dans son milieu. Mais encore faut-il que les notions données ne soient pas mensongères et qu'on ne montre pas, par exemple, comme dans la *Symphonie inachevée*, un Schubert grand, svelte et beau garçon, alors que le vrai Schubert était court et gros avec un visage assez vulgaire, et où, ainsi que l'a fort bien remarqué M. Henry Bidou, on donne comme la maison de l'auteur du *Roi des Aulnes*, la propre demeure de Beethoven. J'ai vu je ne sais où un film qui retraçait la

vie de Hændel et qui n'était qu'un tissu d'erreurs et d'impostures. Hændel y apparaissait sous l'aspect d'un homme plein de gentillesse et de bonhomie, alors qu'en réalité il terrorisait tout le monde par son caractère démoniaque.

Hier, je suis entré dans un cinéma d'Actualités. On y donne un petit film annoncé, sous la rubrique « Histoire de la Musique », par ce nom : Johann Strauss. J'étais déjà content à l'idée de voir se dérouler dans l'atmosphère envoi-vrante évoquée par ce nom prestigieux une série de tableaux brillants et poétiques où revivrait la Vienne élégante d'autrefois. Hélas ! ce n'était pas cela du tout ! Après quelques lignes d'un texte sordide où il est dit que Strauss, auteur de valse célèbres et d'une opérette intitulée *Le Baron de Bohême* (celle-là même que nous appelons, vous et moi, *Le Baron Tzigane*) connut ses premiers succès dans les cabarets de Vienne (?), on nous transporte dans un salon doré où quelques figurants mal attifés assistent aux ébats mutins de ballerines tout de blanc vêtues, qui exécutent des pas de danse classique au son du *Beau Danube bleu*, joué avec une incroyable absence de chic par un orchestre invisible ; puis dans un autre salon, vaguement mondain, cette fois. Là, on voit arriver un Johann Strauss assez bien grîmé, mais vieux et lourd, qui s'empare d'un violon et joue à son tour *Le Beau Danube bleu* avec des mouvements de bras qui révèlent chez le metteur en scène et chez l'acteur une complète méconnaissance de cette valse illustrée, car ils indiquent, en effet, que Strauss joue successivement les notes du thème, *ré fa la la* et la réponse

sautillante de l'accompagnement, comme si le tout formait un seul et même motif. Après cette étrange performance, apparaît un second texte proclamant que Johann Strauss, auteur de beaucoup d'autres œuvres, est digne de l'immortalité rien que pour avoir composé *Le Beau Danube bleu*. Et voilà. Avouez que c'est un peu sommaire et que la vie de Johann Strauss pouvait donner lieu à des « prises de vues » plus attrayantes et plus instructives.

Dans le charmant film allemand *La Guerre des Valses*, on avait montré le jeune Johann Strauss brisant les obstacles dressés par deux vieillards rivaux, son propre père et son émule Lanner, contre son ardente vocation musicale, puis ses brillants débuts de chef d'orchestre. Mais l'anecdote s'arrêtait là. Il s'agissait donc, pour un film biographique, d'accompagner tout au long de sa carrière triomphale celui qui mérita le surnom de Roi de la Valse, qui répandit à profusion des trésors de joie et de rêve, qui berça, ranima, alanguit ou enflamma les âmes, réunissant parfois dans un même souvenir chantant des cœurs qui s'étaient dit adieu, portant la joie, la mélancolie, l'espoir et l'amour jusque dans les populations les plus lointaines, et qui mourut comblé de reconnaissance et de gloire, après avoir durant un demi-siècle fait tourner toute la terre au geste de son archet souverain.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer chez ce musicien extraordinaire, de l'originalité mélodique, de la fougue, de la tendresse passionnée ou de l'incomparable instinct rythmique. Grâce à lui, l'allure générale de la valse

devint plus libre, plus souple et plus fière. Il substitua aux longs contours chantants divisés en fragments mesurés de courts motifs tantôt caressants, tantôt hachés et nerveux dont l'ensemble compose une phrase. C'est là une de ses principales innovations. Grâce à des artifices de ce genre, suggérés tout naturellement par sa riche inspiration, il modifia l'économie de la cadence et donna à l'essor dansant une forme nouvelle.

Comme chef d'orchestre, il fut également admirable et créa cette école viennoise, qui n'a pas, d'égale au monde pour l'exécution des danses, cette manière tout ensemble onduleuse et heurtée, aux fluctuations insensibles, aux *rubatos* transcendants, où le corps entier est continuellement en éveil, scandant, insinuant, ponctuant, distribuant par tout l'orchestre des doses diverses de temps et de sonorité qu'il abandonne ou réprime selon des lois supérieures et informulées. Art qui met en jeu toutes les puissances du Rythme, art essentiellement multiple et changeant, interdit à ceux qui n'ont pas reçu l'étincelle, où il entre autant de précision que d'infini et où se manifeste sans cesse la grande poésie géométrique.

Johann Strauss, s'il fut, sans le savoir peut-être, un grand artiste, fut indéniablement aussi un consolateur de l'humanité, car sa voix tendre, chaude et riieuse a fait des miracles et beaucoup d'angoisses, de regrets et d'espoirs insensés, but trouvé une mort salutaire dans les flots entraînants du *Beau Danube bleu*.